

BLACK
COLLECTION
PROCESS

**JEAN-PIERRE
BASTID**

IRISH STEW

ROMAN

 *éditions méréal*

024599868

823

Irish Stew

Dh 1999

75583

DL 26 MAI 99 22957



*A la mémoire de Johnny Walker, le marcheur,
alias Ours Furieux
à Jean-Pierre Lajournade,
le découvreur,
disparu avant que ce livre arrive à terme.*

Pour Fiametta,
in memoriam.



ACTING CAP

Avertissement

*Sans être du strict ressort des spécialistes,
ces textes ne sont pas à mettre entre toutes les mains.*



ACTING OUT

1. Les membres de la République française et les citoyens de la République française ont le droit de participer à la vie politique de leur pays.

ACTING OUT

Mon précédent travail sur la SYMBOLISATION PARANOÏDE aurait pu être le négatif, l'envers, des documents proposés ici.

Sade a vu sans doute plus loin dans le carnage universel et les démolitions des individus, mais les circonstances ne lui ont pas permis d'exercer, il n'a pu que construire une œuvre littéraire¹. Cependant il travaillait pour être pris au pied de la lettre, il écrivait pour exciter ses lecteurs et les décider à tuer dans la joie. *Les 120 Journées de Sodome* sont un manuel de savoir-vivre et rien d'autre.

Que ce soit clair, ce que je présente aujourd'hui n'est pas une fiction. Une série de crimes de sang a mis en émoi l'Irlande du Nord à la fin des années soixante-dix, époque où j'en ai eu connaissance. Bien que paraissant ressortir des cauchemars, les textes relatent ces événements. Au-delà des mots et de ce qui aurait pu passer pour une dérisoire tentative d'auto-analyse, il faut se souvenir qu'un passage à l'acte a été commis par le malade.

1. Un président de la République français a pu dire sans susciter d'émeutes ni même de protestation : « Sade est un grand écrivain. »

Des agissements impulsifs, violents, agressifs, délictueux, (braquages, meurtres, attentats sexuels, etc.) ont été perpétrés.

L'auteur de cet *Acting out* est un inconnu qui a décidé d'anéantir jusqu'au nom de son père. En témoignent les nombreux pseudonymes qu'il a alignés sur un feuillet quadrillé arraché à un bloc-notes : Arnold Buzy, H.C.E. ¹ Finnegan, Tomas Diran, R. Koch, John Le Marcheur ou autre Paddy Jameson. Que ce soient des noms de personnes ou de marques de whiskey, il semble qu'il n'en ait pas élu une seule.

Le nom du père relève du langage, institution qui appartient à la classe dominante et dont le rôle est à ses yeux essentiellement répressif. Prisonnier des mots, de leur agencement, l'acteur se débat dans son désir de vouloir les court-circuiter, de tout décrasser, comme il le dit lui-même. Il en vient à l'absolue nécessité de se dérober dans le labyrinthe de son inconscient, accumulant derrière lui les chausse-trapes destinées à piéger quelque au-delà du verbe. En fait foi, tout autant que sa folie des pseudonymes, la multiplicité des titres semés en marge du manuscrit ou inscrits ici et là, au verso des pages.

1. Here Comes Everybody : *Voici N'importe qui*. La référence à James Joyce est patente.

En plus de celui qui figure en français sur la page, *Le Farceur suprême*¹, j'en relève au moins trois :

– *Finnegan's Way*,

– *Joker*,

– *The Secret Works of Julius Haine* – dans une variante, ce titre est libellé ainsi :

*The Secret Works of Julius Haine, concerning the eccentricities of Joker and being also a record of the early life of the blessed Lilith of Antrim and the place and times in which she lived*².

Cette formulation à l'ancienne, sous mode de chronique, peut étonner. Le sujet projetait-il par dérision d'écrire un texte dans la manière de *La Vie des saints*, la destinée de la Bienheureuse Lilith d'Antrim ? C'est fort probable car c'est d'une même haine qu'il flétrit l'Irlande vendue à Rome et à la perfide Albion³.

La référence aux mythes chrétiens est une scorie conjoncturelle, un rituel, un piège indispensable au lancement de sa machine-écriture, et qu'il aurait peut-être par la suite gommée : notre civilisation

1. Sachant que son manuscrit était impubliable en Grande-Bretagne et *a fortiori* en Irlande, il semble que son auteur ait eu l'intention de le destiner à un public français.

2. *L'Œuvre secrète de Julius Haine, concernant les faits et gestes du Farceur suprême et comportant la relation des premières années de la bienheureuse Lilith d'Antrim dans le pays et à l'époque où elle vivait.*

3. C'est le plus souvent en utilisant cette expression française qu'il cite cette nation qu'il abhorre.

étant fondamentalement chrétienne et honteuse de l'être, un retour aux sources lui semblait nécessaire avant de rejeter définitivement l'Occident chrétien.

Le passage à l'acte de celui qui se désigne volontiers comme le Farceur Suprême est l'expérimentation d'une liberté souveraine, la preuve de son pouvoir sur la vie. Au bout de la route, sans doute trouvera-t-il, comme le Caligula de Camus, l'absurdité et le néant, mais son être intime lui présente le crime comme le plus sûr moyen de parvenir à l'excellence.

Le texte est écrit dans un anglais classique, sec et nerveux, parfois coloré d'expressions gaéliques. En le traduisant en français, il m'a fallu bien souvent adapter, transposer et parfois tricher pour transcrire, sinon la lettre, l'esprit du texte. Au fil des pages, les notes qui indiquent mes hésitations, mes réticences, prouvent que j'ai été pris moi-même au piège de cet infernal brouillage de pistes.

Dans sa forme originale, que j'ai tenu à respecter, l'ouvrage comporte trois récits d'importance inégale que le sujet présente comme autant de documents.

(I.)

Le manuscrit de X, dit Shepherd (Pièce 7 du dossier 0711-1979, cote 4732 B du Parquet de Providence, comté de Down, Ulster), aurait été photocopié clandestinement et distribué gracieusement sous le titre de *Finnegan's Way* dans les rues de Belfast, au lendemain des événements qui y sont rapportés.

(II.)

Dans ma présentation, j'ai fait précéder le document (I.) des notes du superintendant O'Shea. Après les avoir rapidement parcourues, le lecteur pourra y revenir pour retrouver tel ou tel point susceptible de l'éclairer.

Ces notes auraient été remises par sa veuve au *malade* qui aurait fait la connaissance de l'officier de police dans l'île d'Inishmore, devant une pinte de Guinness. Le superintendant y soigne une dépression nerveuse dans une maison de repos. Son épouse, petite femme timide et effacée, lui rend visite chaque week-end ; elle vient de Galway où le couple a emménagé après la retraite anticipée du mari.

Dans l'île, si les pensionnaires sont libres de leurs allées et venues, les pubs leur sont interdits. Le sujet qui se fait passer pour un visiteur pénètre et procure à son compagnon les chopes de stout qu'ils vident à l'extérieur. Lorsqu'il est un peu ivre, le superintendant adresse de longs monologues à un monstre qu'il nomme indifféremment Gugusse (Joker), Julius ou Shepherd. Le *malade* prend à ces monologues d'ivrogne un intérêt qui, dans ses intervalles de lucidité, surprend Mr. O'Shea lui-même.

Une nuit, en proie à des bouffées délirantes, le superintendant se pend aux barreaux de son lit. En remettant ses notes au sujet, sa veuve n'a fait qu'accomplir les dernières volontés du défunt. Les feuillets sont enfermés dans une grosse enveloppe à soufflet dont elle ignore le contenu. D'après elle, le suicide de son mari est sans rapport avec le visiteur.

(III.)

La rédaction de Janet J., dite Jim-Jam (Jaja), aurait été écrite à la demande du docteur Lynch pour élucider certains troubles du comportement de la fillette qui, sous prétexte de jeu, aurait infligé des sévices à ses camarades.

Ce texte, rédigé sur un cahier d'écolier d'une écriture enfantine appliquée, pourrait être celui

d'un gaucher usant de sa main droite. Il m'a semblé y reconnaître la griffe du premier manuscrit, mais les graphologues ont hésité à se prononcer.

Une coupure du *Killarney Star* agrafée sur la couverture du cahier fait état d'un squelette trouvé au fond du jardin de Mr. et Mrs. Jeans. En regard de l'article, trois photographies :

a) la maisonnette devant laquelle les époux Jeans sourient à l'objectif,

b) la voie ferrée qui surplombe le jardin,

c) l'objet de la découverte.

Aucune mention de leur fille Janet.

En conclusion, l'auteur de cet *Acting out* a produit une œuvre thérapeutique. Si son écriture nous saisit avec tant de violence, c'est grâce à toutes les conditions qu'il a cru réunir pour déjouer les ruses de l'Histoire.

Quelles que soient les circonstances, il reste en totale possession de son intelligence. Il sait que l'on écrit comme on vit et que, quelle que soit notre lucidité, le rapport de la critique à la conscience nous échappe. C'est au moment où l'on se croit le plus froidement critique qu'on est le plus *dicté* ; et au moment où on se croit le plus inconscient que l'on est le plus critique. Le sujet se sent en présence de tellement de ruses, les dés lui paraissent tellement pipés qu'il lui faut avancer à la cloche comme dans la chasse au snark. On a une carte ou non. De toute façon elle est fausse, et on sonne la cloche quand on avance.

Empruntant sa méthode de navigation à Lewis Carroll, le *malade* a écrit son *Œuvre secrète* dans un moment de crise. Il sait que ses jours sont comptés.

Qu'il griffonne ou calligraphie, c'est en état d'urgence, et sous la pression de l'angoisse qui le hante. Son écrit est celui d'une personne traquée.

C'est un livre qui fait peur, et qui fait peur à son auteur lui-même. Tellement peur qu'il en parle comme d'un ouvrage d'imagination, d'un polar, d'une vulgaire histoire criminelle. Une façon de rationaliser, de nier ce qui l'obsède de même qu'il nie le cancer qui le ronge.

Acteur absolu, il réussit le tour de force d'entraîner des thérapeutes dans son passage à l'acte, dans son œuvre en cours (*work in progress*), de les introduire au cœur de sa névrose en la donnant à voir, à lire.

Au-delà du diagnostic psychiatrique, il ridiculise les jugements moraux, bafoue les déclarations hypocrites et les imprécations suspectes des « justes ». Rappelant l'intérêt ambigu que les humains éprouvent pour les faits divers, les films policiers, les parties de chasse ou autres corridas, il interroge notre goût pour le sang.

Que l'on soit fasciné ou horrifié, cet étrange criminel n'est pas seulement le révélateur de nos pulsions secrètes, il en est l'exutoire. Cet être inhumain est l'un des nôtres. C'est bien ce qui nous dérange.

Pr. Bigwolf

(*Annales & Communications du C.H.U. de Crécy*)

the first of these considerations is the fact that the
effect of the treatment is to increase the level of the
treatment and to decrease the level of the control.

The second of these considerations is the fact that the
treatment is to be applied to the first group and the
control to the second group. The third of these
considerations is the fact that the treatment is to be
applied to the first group and the control to the second
group. The fourth of these considerations is the fact
that the treatment is to be applied to the first group
and the control to the second group.

The fifth of these considerations is the fact that the
treatment is to be applied to the first group and the
control to the second group. The sixth of these
considerations is the fact that the treatment is to be
applied to the first group and the control to the second
group. The seventh of these considerations is the fact
that the treatment is to be applied to the first group
and the control to the second group.

The eighth of these considerations is the fact that the
treatment is to be applied to the first group and the
control to the second group. The ninth of these
considerations is the fact that the treatment is to be
applied to the first group and the control to the second
group. The tenth of these considerations is the fact
that the treatment is to be applied to the first group
and the control to the second group.

The eleventh of these considerations is the fact that the
treatment is to be applied to the first group and the
control to the second group. The twelfth of these
considerations is the fact that the treatment is to be
applied to the first group and the control to the second
group. The thirteenth of these considerations is the
fact that the treatment is to be applied to the first
group and the control to the second group.

The fourteenth of these considerations is the fact that
the treatment is to be applied to the first group and
the control to the second group. The fifteenth of these
considerations is the fact that the treatment is to be
applied to the first group and the control to the second
group. The sixteenth of these considerations is the
fact that the treatment is to be applied to the first
group and the control to the second group.

Les notes du Superintendant O'Shea

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

La police est mal faite. Dans l'état actuel de la société irlandaise, il faudrait un flic pour deux ou trois habitants. L'affaire du « Monstre de Providence » en donnerait une preuve supplémentaire, s'il en était besoin.

Le monstre de Providence : je ne peux plus l'appeler Shepherd, depuis que nous avons établi la parfaite innocence de Tomas Shepherd. Il est inutile que cet homme, après sa mort, soit encore moralement victime de son meurtrier. Dans nos rapports, le monstre a figuré comme X, mais mes collaborateurs, sans doute pour se défendre de l'horreur qu'il leur inspirait, l'avaient familièrement surnommé Gugusse*. Tel que je crois le connaître, rien ne pourrait plus le faire enrager. Je l'appellerai donc Gugusse.

Nous avons pu remonter jusqu'à un certain Julius Haine qui l'année dernière a loué un bureau à Cork. Haine est une fausse identité, mais le signalement du personnage correspond à notre indi-

* En anglais, *Joker*, c'est-à-dire le Guignol, le Farceur. Vu le contexte, j'aurais pu également user de la familiarité du surnom Toto.

vidu. Il a donné une fausse adresse et nous ne savons pas où il a logé pendant cette période.

Haine se prétendait ingénieur-conseil et directeur d'une Société Technique d'Expertise Industrielle (S.T.E.I.) qui n'a jamais figuré autre part que sur la porte du bureau qu'il louait. Il a fait paraître des annonces dans la presse locale, offrant un emploi de comptable. Il a reçu plusieurs lettres accompagnées de curriculum vitae auxquelles il n'a même pas répondu.

Seule celle de Tomas Shepherd a retenu son attention. Tomas Shepherd est chômeur depuis trois semaines. Il est célibataire et il vit à l'hôtel. Peu de temps après avoir rencontré Haine, il annonce à sa logeuse qu'il a trouvé un travail très bien payé au Koweït. Il la quitte, lui promettant de lui écrire pour communiquer sa nouvelle adresse. Il n'a jamais écrit ; on ne l'a jamais revu. Le faux Julius Haine a quitté Cork à cette même époque ; et le faux Tomas Shepherd est arrivé à Providence peu après.

Nous n'avons aucune photographie de son visage. Sur les polaroids qu'il nous a laissés, on voit surtout son sexe, ce qui ne nous est d'aucune utilité. Ses empreintes digitales, que nous avons relevées chez lui et dans son bureau, ne correspondent à celles d'aucune personne recherchée, même par Interpol.

Gugusse est une énigme. De son manuscrit, nous avons pu déduire qu'il a une bonne culture. Mais a-t-il fait des études supérieures ou est-il auto-

didacte ? Impossible de trancher. A certaines remarques méprisantes sur la petite-bourgeoisie, notamment celle qui vise les goûts de Moïra en matière d'ameublement, on pourrait penser que notre Gugusse est issu de l'aristocratie ou de la grande bourgeoisie. Les remarques sur l'enseignement des jésuites, la mention du collège de Clongowes Wood et diverses notations semblent le confirmer. Mais là encore, aucune certitude. Il ne faut pas oublier que son récit nous est en quelque sorte destiné. Joueur comme il est, il a dû le truffier de fausses indications. Par exemple, il met tant de soin à affirmer à deux reprises qu'il n'a pas connu ses parents, que je suis prêt à jurer du contraire. Sa façon d'abhorrer le pape et « la catin italienne » ne traduit pas forcément la haine d'une origine catholique, ce pourrait être un voile jeté sur son appartenance au milieu protestant. A noter d'ailleurs qu'il jette le même opprobre sur les deux communautés et qu'il trouve indifféremment dans l'une ou dans l'autre ses victimes. Il se peut aussi qu'il parle couramment français et qu'il sache conduire. Moïra devait en savoir plus long sur lui qu'il ne veut bien nous le confier. Ce serait une des raisons de sa mort.

Les experts nous ont affirmé qu'on ne pouvait atteindre le niveau du comptable de Peacock qu'après de longues études et une certaine expérience. Pourtant, il semble qu'il ne nous ait pas menti sur ce point, car Julius Haine a été inscrit à un cours par correspondance.

Gugusse a commis beaucoup d'imprudences mais à aucun moment ni lui ni ses complices n'ont attiré notre attention. Pendant les mois d'angoisse que connut Providence, personne ne vint nous fournir la moindre indication sur le sinistre trio. Pourtant nous étions submergés de dénonciations, anonymes il est vrai, la plupart du temps. C'est un fait malheureux - et notre principal handicap - que les gens n'aiment pas entrer en contact avec nous.

Ces dénonciations, nous les avons toutes examinées avec soin. Parmi ces élucubrations, ces règlements de comptes, pouvait être cachée l'indication décisive. Le comptable de Peacock n'était pas particulièrement populaire ni auprès de ses voisins qui le trouvaient renfermé, ni auprès du personnel de l'entreprise qui, en général, le jugeait lèche-bottes et pète-sec. Mais sans doute était-il craint, et cela seul a suffi à ce qu'on n'ose pas l'inquiéter, même par lettres anonymes.

Lorsque leur culpabilité fut connue de tous, de toute part on vint nous dire que Moïra ou James avaient été vus avec tel ou tel enfant que l'on n'avait plus revu. La plupart de ces témoins de la dernière heure mentaient ou fabulaient, mais pour certains les dates, les heures, les lieux, les signalements concordaient avec ce que nous savions. Quand on leur a demandé pourquoi ils ne nous avaient rien dit alors, ils ont simplement répondu qu'ils n'avaient sur le moment attaché aucune importance à ce qui devait les frapper plus tard. C'est

peu vraisemblable quand on sait que Providence a vécu dans une véritable psychose du sadique. Je ne vois d'autre explication à leur silence qu'une certaine forme de lâcheté ainsi qu'une méfiance instinctive, irraisonnée, à notre égard.

Il est vrai que nous avons commis des fautes, prévues et analysées par Gugusse.

La première fut sans doute un trop grand déploiement de personnel en uniforme. Dès que je fus chargé de l'affaire, je me suis employé à limiter ces contrôles dont l'hypothétique efficacité ne pouvait compenser l'irritation croissante de la population des deux camps, dont chacun se voyait surveillé et soupçonné en bloc par une sorte de force étrangère. Une bonne police doit être dans le peuple comme un poisson dans l'eau. Ce qui semble particulièrement difficile dans le cas d'un peuple divisé comme le nôtre.

Notre deuxième erreur fut la routine. Ainsi que l'avait prévu Gugusse, nos efforts ont surtout porté sur les isolés sexuels, particulièrement nombreux dans les villes industrielles comme Providence.

Inutile de dire qu'il n'y a jamais eu de « petite fille-piège ». Au risque de passer pour un salopard (j'ai reçu effectivement une bonne cinquantaine de coups de téléphone d'insultes), j'avais fait répandre cette fable par mes collaborateurs. J'espérais ainsi empêcher le sadique de récidiver, en le faisant se méfier de toutes les fillettes isolées. Je ne pouvais alors prévoir la terrible réaction de Gugusse, car ce n'est qu'après le triple meurtre de

la Rose des Vents que j'ai compris que nous nous trouvions devant un cas exceptionnel.

Gugusse nous a échappé. Il nous a échappé par hasard, mais c'est par hasard que nous avons failli le prendre. Je me console en pensant que selon toute vraisemblance nous l'avons obligé à changer ses plans, du moins dans l'immédiat.

Après qu'il a abattu James, il tue Moïra dans la soirée de jeudi. Il laisse les corps dans la cave, sans se donner la peine de les dissimuler. Le vendredi matin, il se rend à son travail. Moïra, explique-t-il, a la grippe. Il semble qu'il ait décidé de partir soit vendredi soir, soit samedi. Les corps n'auraient été découverts que lundi ou mardi, peut-être même mercredi, ce qui lui donnait une bonne avance sur nous.

Là se place l'intervention de la petite Lilith G., sa voisine et — nous avons eu du mal à y croire — indéniablement sa complice.

Depuis plusieurs jours, Lilith a promis à une de ses camarades, Kathleen W., de lui montrer des photos de gens en train de faire l'amour. Elle l'a fait jurer de n'en parler à personne. Effectivement, Kathleen, qui est depuis trois ans la meilleure amie de Lilith, ne dit rien. Vendredi, vers cinq heures, elle vient retrouver Lilith chez elle. Elle n'a que cinquante mètres à faire, les W. habitant au 12, les G. au 18, ce qui explique qu'on l'ait laissée sortir seule. Mrs. G. prend le thé avec les deux fillettes qui ensuite vont jouer dans le jardin.

Là, Lilith apprend à Kathleen que les photos